

Notes et analyse de la lecture de
« L'Enfant Plume »
de Janine Teisson – J'ai lu 2007
Par Jacques Sanna le 1 avril 2008

J'ai choisi « L'Enfant plume » de Janine Teisson. Une mère retrace onze années de vie passées avec sa fille atteinte d'anorexie mentale, son mari et leurs fils de douze ans. C'est le récit de l'évolution de la maladie de la fille et aussi le travail personnel que la mère va être amenée à faire en parallèle.

Sa fille, au début de ce récit a quinze ans. Un événement signifiant ; leur déménagement d'Afrique, vient perturber les habitudes sécurisantes de chacun misent en place là-bas. Le déroulement voulu et adapté au développement de tous les membres de cette famille est rompu :

« Les jeunes ont été catapultés hors du paradis de l'enfance et notre couple, arraché à son adolescence africaine, atterrissant dans la réalité, menace de voler en éclat. »(6)

C'est la fille(son prénom n'est jamais cité, elle est citée à la 3^{ème} personne : Elle) qui, inconsciemment, va mettre en place un fonctionnement morbide. La mère voit sa fille dépérir :

« Depuis son retour d'Angleterre, elle ne fait plus que s'éloigner d'elle-même. Elle marche au sacrifice. Elle laisse couler sa vie d'elle. »(10)

Pour la mère, l'idéal d'une famille réussie s'écroule. La dynamique familiale harmonieuse devient un volcan de souffrance en activité. Elle prend conscience que l'origine du mal, qui cherche à emporter sa fille, peut venir de son histoire à elle et décide de reconsidérer, de reconstruire ses bases de départ personnelles :

« Le mal qui ronge ma fille m'atteint dans mes racines. Il met à vif tous nos liens. Liens issus du ténébreux passé des femmes, de la famille ... Je dois sonder mes fondations et remonter des murs qui soient mes murs. Personne d'autre que moi ne peut le faire. »(13)

Dans cette situation pénible, le père essaie de rattraper le rôle qui lui était destiné ; apporter, avec l'appui de sa présence réelle et symbolique, sa contribution à dénouer le lien fusionnel entre la mère et la fille. Ce rôle est capital car il permet à chacun(mère/fille/père) d'évoluer en tant qu'individu distinct, aimé et reconnu comme tel :

« Il est parti en Espagne avec elle, porter sa croix de père. Racheter ses absences. Je les ai poussés à partir. »(14)

Dans cet état de dénutrition et avec une longue période d'intense activité d'étudiante, la malade perd ses forces physiques jusqu'à ne plus pouvoir sortir de sa chambre. La régression atteint son but : revenir à la période de fusion avec le sein maternel. La mère a de nouveau des questionnements qui la replonge elle aussi vers l'origine :

« Elle arrive à ses fins : régresser. Elle ne peut plus aller au lycée. Plus la force de se concentrer. Peut-être à t-elle besoin de remonter encore plus loin dans le temps ? Plonger dans un bain épais où elle flotterait neuf mois dans le noir, une perfusion au ventre ? Retour à la case départ sombre et humide du départ. Et moi, pourrais-je alors recommencer notre histoire à zéro ? »(15)

Les empreintes laissées sur le bébé lors des premiers jours « aériens » que vit le nouveau né restent inscrits dans le disque dur de son système de perception. La mère se rappelle ces moments qui, en lien avec son histoire personnelle, ont dû perturber le juste déroulement relationnel qu'elle a pu avoir avec sa fille. Elle n'était probablement pas prête à assumer l'arrivée d'une fille :

« Elle avait un jour. Elle s'est jeté sur le sein. J'ai toujours supporté les douleurs annoncées, mais là, non, cette brûlure à hurler, cette pince serrée dans mon ventre à la première succion, on ne m'en avait rien dit. Je l'ai arrachée de moi, souffle coupé. ... Aujourd'hui, elle n'a d'appétit que pour le vide ... Ce premier festin interrompu, revenu à ma mémoire me hante. Et si l'origine du mal était là, dans mon refus suivi de ce don dans la douleur ?(18)

Dans ce calvaire de chaque instants, les parents sont dans l'incompréhension, se sentent impuissants, perdent la patience de leur amour. Le refus de voir leur fille se dégrader, se diluer dans une claustration vide de toute nourriture, les amènent à adopter une communication inquisitrice et sans effets sur la malade prostrée dans son mutisme :

« Tu vas continuer combien de temps à te mutiler comme ça ? Tu n'en a pas marre ? Que veux-tu prouver ? Où cela va-t-il te mener ? Pourquoi ? Dis-nous ? Tu n'aimerais pas avoir une vie normale ?(22)

En fait, les parents essayent de faire comprendre à leur fille, par leurs attitudes, en la raisonnant ou avec leurs questions, qu'ils ont peur, qu'ils sont démunis face à cette situation, qu'ils l'aiment et qu'ils voudraient qu'elle retrouve une conduite alimentaire adaptée à sa croissance.

Ils rappellent le passé et se demandent s'ils ont eu un comportement adéquat avec leurs enfants, si leurs accompagnement ne comportait pas des oublis :

« Nous n'avons jamais été de ces parents qui endorment interminablement leurs enfants, et nous voici, seize ans plus tard, chassant les fantômes de la nuit pour elle. »(27)

Cette crise de développement familial et le degré de sévérité que prend la pathologie de la fille, ne trouve aucune issue favorable. Les parents reconnaissent leur impuissance à aider leur fille et aussi le caractère aggravant de leurs promiscuité, la mère décide que sa fille soit hospitalisée.

« Elle est à l'hôpital. Au secret. Isolée. Interdite de contact : elle doit grossir de 10 kilos avant d'avoir le droit de nous parler. »(59)

Dans cette attente, la mère fait un parallèle entre sa fille malade et le chat de cette dernière accidenté(elle avait promis à sa fille qu'elle la protégerait !) et proche de la mort. Elle fait un transfert en parlant au chat qu'elle tente de soigner, comme elle aurait aimé s'occuper de sa fille et lui parler :

« Je vais voir la petite chatte toutes les deux heures. Mes mots coulent sans heurts. Je sais qu'ils sont pour ma fille. Je ne peux pas m'arrêter. C'est un flot qui se libère. Je lui dis que je l'aime, que la vie est bonne. Je lui dis de compter sur moi. Et pourtant, je n'ai pas su la protéger. J'ai une aisance, une patience pour la rassurer, l'encourager à guérir, que je n'ai jamais eues avec mes enfants. »(61)

Cette mère, a la volonté de comprendre comment s'organisent les événements signifiants de la vie. Elle remonte aux origines et aux empreintes qui ont pu marquer sa fille, notamment une séparation importante pendant le stade Oral :

« 1969, mes beaux-parents emportent en avion notre bébé de onze mois. Nous entrons en France par la route. Cotonou-Marseille : vingt cinq jours de voyage. »(67)

Elle prend conscience qu'il n'ont pas eu d'écoute pour leur fille et qu'elle n'a pu exprimer ce qui vivait en elle et autour d'elle :

« Avant d'exiger qu'elle se remplisse de nourriture il faudrait peut-être la laisser se vider des mots tus. Ecouter, que veux dire écouter ? Qui le sait dans cette famille ? J'imagine qu'il doit être possible d'être jardinier de la parole de l'autre, la rendre féconde, oui, avoir l'oreille verte pour ses enfants. Mais comment ? Souvent, je lui dis à lui : « laisse-la parler ! Mais laisse la donc parler ! », et puis je me surprend en train de lui voler la parole. J'ai parlé à la place de ma fille. Je l'ai emprisonnée de silence, réduite. »(72)

Prise par la panique de ne pouvoir faire changer le fonctionnement alimentaire de sa fille, elle en vient à la frapper. Sa guérison, centrée sur le leurre qu'est la prise de poids, qui monte et descend, est une stratégie qui aggrave l'état de la malade. La mère s'enfonce dans la chaîne de son histoire, ses culpabilités, ses omissions :

« Elle avait sept ans, elle jouait avec son frère. La brune et le blond, nus et si beaux. J'en pleurais de joie, ce sont mes enfants. Ils étaient l'intelligence et la liberté enfantines. Je les aimais fougueusement. De loin. De près je perdais mes moyens. J'étais souvent maladroite. Pas habile dans les démonstrations de tendresses. Raide. Je ne savais pas les toucher. Je ne les laissais pas me toucher ... »(84)

Il devient de plus en plus clair pour elle qu'elle ne pouvait donner ce qu'elle n'avait eu. Ici, l'impact des transmissions de génération en génération, avec ses vides et ses pleins, et ses conséquences, apparaît :

« Je manque ! hurle son corps desséché. De quoi manques-tu ? Elle ne sait pas répondre. Sans doute manque t-elle de ce que je n'ai pu lui donner. De ce que je n'ai pas reçu. ... Dans les années 1915-1920, mon arrière-grand-mère partit pour Paris, travailler. Ma grand-mère, qui avait cinq ans, fut laissée aux bons soins de aïeule, qui n'était pas tendre. Par la suite, elle-même, veuve à vingt-huit ans, confia sa fille de neuf ans aux religieuses. Ma mère inaugura une autre façon d'être absente auprès de ses enfants. Elle était là sans l'être. Dans le rêve. dans la tristesse, le sacrifice.

Le devoir. Présente à contre-cœur. Perdue dans mes études et mes chimères, imbibée d'un féminisme noir qui me faisait croire ma condition malheureuse par le simple fait que j'étais femme, moi non plus, pour mes enfants, je n'ai pas rempli le présent.

Mères en allées, mères occupées à leur propre vie, mères flottantes, mère vaporeuses, mères taraudées par l'insatisfaction, nous sommes les maillons faibles et biscornus de ce qui aurait dû être une chaîne d'amour. »(93.94)

Cette mère a compris ce que porte sa fille : la résultante d'une longue histoire transgénérationnelle, qu'elle, la mère, met en lumière. En obtenant ces compréhensions, elle retrouve sa personnalité. En retrouvant l'amour qu'elle a en elle, elle parvient à le donner et à accepter sa fille telle qu'elle est :

« Terminé le temps où je croyais pouvoir la plier à mes désirs et la ramener de force à la normale. Aimer, n'est-ce pas accepter, chérir la différence ? Je l'aime avec les marques de l'anorexie. Quand elles disparaîtront, je l'aimerais de même. Le pacte d'amour entre nous est indélébile depuis qu'en me montrant sa mort elle m'a réveillée de la mienne. »(99)

Elle a une sorte d'illumination sur l'amour inconditionnel, une puissante exaltation qui lui fait décrire cet amour qui est pour elle différent de celui qu'elle a reçu et qu'elle donnait auparavant :

« Je doute de l'amour. Des amours. De celui que j'ai cru donner et cru recevoir. Je veux inventer autre chose. Un autre amour. ... Un amour constant. Que les enfants y croient comme au soleil, voilé de nuages, nié par la nuit, éclipsé parfois, mais jamais éteint. Si cet amour est reconnu imparfait mais indéracinable, alors il ne peut être qu'inconditionnel. »(101)

Réactivée par ce retour vers le centre de son être, qui était bien recouvert des empreintes laissées par les maillons de vies des mères qui la précédèrent, elle se sépare du masque qui la cachait.

Elle se rend compte aussi combien il est difficile, maintenant, de transmettre à sa fille, ce qu'elle retrouve là, en elle.

Elle veut faire, alors qu'elle peut être, la femme, la mère, l'amour qu'elle a retrouvé en elle.

Ce qui est devenu évident pour elle est très confus pour sa fille, et elle ne parvient toujours pas à parler directement à sa fille :

« Je voudrais lui faire comprendre qu'elle peut puiser dans notre réserve d'amour chaque fois qu'elle le veut pour se bâtir, pour consolider sa vie. Quand je la vois craintive, si peu confiante, si ratatinée sur elle-même, je voudrais lui dire : donne-toi de l'amour, prends-en, donnes-en aux autres. Je réussis quand même, ce Noël 1897, à lui écrire : nous t'aimons et nous sommes heureux de toi. »(104)

La mère redécouvre en elle le plaisir du toucher et va le mettre en pratique sur sa fille, c'est un des remèdes qui va servir à améliorer l'état de la malade et le contact relationnel entre les deux femmes ; La mère va donner de l'amour à sa fille :

« Je caresse doucement son bras rugueux et, fugace, inattendue, une joie m'inonde. Lui couper un ongle du pied, brosser ses cheveux, savonner ses épaules maigres, autrefois j'aurais fait cela par obligation, avec une retenue proche du dégoût. Aujourd'hui, approcher le corps de ma fille devient un plaisir. Elle a mal. Je glisse ma main le long de son dos osseux. Je la masse de la paume, de tous mes doigts. Je voudrais le faire pendant des heures. Que sa peau desséchée, frileuse, hirsute, redevienne souple et chaude. Que ses omoplates s'habillent de moelleux. Je voudrais la caresser jusqu'à l'âme. »(115)

La mère mentionne, au cours de son récit, les caractéristiques du comportement du père qui ne sortent pas du cadre des attributs particuliers au genre masculin. Il est en quelque sorte confronté à son Anima :

« Agir et obtenir un résultat, voilà sa logique. Son être est en jeu dans cette lutte. Son être homme, être père. L'échec l'accable, le détruit. Elle est son échec. Sa vie est une suite de K.O. et de combats. Il repart sans cesse en guerre, noué, tendu à se rompre. Il perd le repos, le rire, le goût du plaisir. Il ne supporte pas que les choses lui résistent, que cette maladie lui résiste, que sa fille lui résiste. »(123)

La fille a vingt ans, sa maman parvient à briser le mur du silence et réussit enfin à lui parler sans détours et du fond de son cœur :

« Je parviens à lui dire : « Sois tendre avec toi-même, tendre comme je ne l'ai pas été avec ton corps de bébé. Ecoute tes émotions. Tiens compte d'elles, même si elles vont à l'encontre des idées rangées, logiques, rassurantes que nous inventons. Je n'ai pas bien su t'écouter : écoute-toi. »(125)

Où sont les limites des frontières entre le bien et le mal, entre le juste et le pas juste ? Cela est bien relatif et dépendant de l'histoire personnelle de chacun, de la lignée générationnelle d'où est issu le(la) dernier(ère) arrivé(e). Le juste milieu est un fonctionnement, une attitude issue de l'évolution de la conscience.

Pourtant, dans sa plongée vers les profondeurs de son être, la mère en arrive à avoir des réflexions qui lui amènent des doutes et des remises en question de son comportement passé :

« Dans son enfance, j'étais persuadée qu'en pesant peu sur elle je la ferais légère. Je ne voulais pas l'encombrer de moi. Mais où s'arrête le respect de l'autre, où commencent l'indifférence, la froideur, la facilité ? L'amour véritable, généreux, sans exigence, rend libre.

Le manque ligote à jamais et nous garde la tête enfoncée dans le purin de l'enfance. Elle, maligne, a bien su m'obliger à le lui donner, cet amour. Il le lui fallait pour prendre son essor. En se faisant aussi vulnérable qu'un nourrisson, elle m'a forcée à refaire le chemin que j'avais survolé, autrefois, le nez dans un livre, l'esprit ailleurs. Cent fois je suis tombée, j'ai sangloté, j'ai pensé que c'était trop dur. Je l'ai détestée, je l'ai suppliée, je l'ai battue, je l'ai serrée dans mes bras, je me suis enfuie. Mais elle m'a forcée à avancer, puis à creuser, à creuser jusqu'aux racines, à creuser jusqu'à l'amour brut, l'amour cri, l'amour dépouillé de tout, enfoui sous le désert des interdits de mon enfance, les couches épaisses du raisonnement. L'amour source. »(129.130)

Un des buts de cette maladie, aux origines enfouies, serait d'alerter la personne malade et son entourage direct qu'une carence importante empêche l'individu atteint de s'épanouir harmonieusement.

L'anorexie mentale serait un cri terrible lancé par l'âme à travers une lente auto-destruction physique.

L'absence d'amour se ressent et crée un vide difficile à combler. Le don de l'amour se ressent et nourrit l'être qui le reçoit et peut le donner à son tour. Tout travail personnel, avancée de conscience, changement comportemental a une répercussion sur les relations avec autrui et surtout avec l'entourage immédiat. C'est ce qui arrive au couple de cette jeune femme atteinte d'anorexie mentale : les masques réciproques tombent et une nouvelle image d'eux se présente en face de chacun :

« Quelque chose nous pousse à nous mettre en lambeaux, que nous ne contrôlons plus. Cet état de guerre nous épuise et nous navre. Nous qui avons camouflé nos conflits, notre agressivité, pendant plus de vingt ans, nous explosons pour un regard, pour un geste. Les trêves sont de plus en plus courtes. »(133)

Ils décident de suivre une psychothérapie de couple qui leur fait prendre conscience que le séisme de la maladie de leur fille a causé la mort de leur couple ancien et va leur permettre d'en inventer un nouveau. L'anorexie mentale de la fille évolue vers une amélioration. Elle rencontre une personne qui a une écoute empathique et va quitter le milieu familial :

« Elle va ailleurs, faire sa pelote de mots, en secret. Auprès d'une femme inoffensive et écoutante, qui a pour métier d'apprivoiser les adolescents et les enfants, de les réconcilier avec leur vie. j'imagine que l'autre femme est une accoucheuse patiente, qui sans l'effaroucher la fera naître à elle-même, l'amènera à sortir de son silence, à s'écouter. Et si la patience était mère de tout amour ? Elle va planter sa graine dans une obscurité, un terreau, qu'elle seule connaît. Sa graine de parole. Sa graine d'elle. Elle se donne la parole et donc la vie. Elle-même. Dans son territoire. Elle se plante loin de ses parents, pour toujours. »(139)

Sept années de souffrances et de recherches incessantes se sont écoulées. La famille s'est transformée.

La mère est allée au fond de sa personnalité pour retrouver le schéma qui lui dictait ses manières d'être et de faire. Elle a appris qu'elle a été avec sa fille comme ses parents ont été avec elle. Que chacun donne ce qu'il a reçu et comme il l'a reçu, tant qu'aucun travail de remise en cause du fonctionnement de la personnalité a été réalisé. L'origine de l'arrêt brutal du développement chez sa fille, la régression de son évolution vers l'être féminin qui la constitue, est débusquée. La fille va progressivement vers une renaissance de sa féminité. A vingt-quatre ans, une nette amélioration se traduit par le désir d'avoir à nouveau ses règles.

Au terme de ces onze années que retrace ce récit, le déroulement de la maladie paraît interminable et très lent. La mère fait le constat des résultats obtenus :

« J'ai marché dix ans sur un chemin parallèle à celui de ma fille, à la recherche de moi-même. Ma lenteur m'étonne. Tant de temps pour mesurer combien je me méconnaissais, pour retirer un à un les oripeaux de la conformité... Quel temps il m'a fallu pour me dégager d'une éducation où la parole n'était pas vraie... D'un monde où l'impulsion, l'émotion, l'élan devaient être mort-nés. Cela ne se dit pas ! Cela ne se fait pas ! On fait ce que l'on doit surtout pas ce que l'on aime ! On est comme il faut ! »(183)

« Je mesure aussi ce que mes enfants m'ont donné, ce qu'ils me donnent encore. Ce mouvement vivifiant, cet élargissement du moi, ces questions qui empêchent de s'endormir dans la vieillesse de l'esprit et du cœur, ce chemin sur lequel ils m'ont entraînée, et dont je me serais peut-être à jamais caché l'entrée. Cette urgence de me désenbourber. Pour eux. »(186)

Je retire de ce développement familial que l'histoire de la mère s'imbrique dans celle de la fille(et se répercute aussi chez le garçon). Que la mise en lumière de l'ombre existante chez la 1^{ère}, profitait à la guérison de la maladie de la seconde. Que le fait de prendre conscience des conséquences des transmissions héréditaires sur notre fonctionnement, permet de faire un tri salutaire et, avec du sens, repartir sur des bases plus en adéquation avec l'être qui nous habite. Se rappeler que nous sommes porteur d'amour inconditionnel et en faire don autour de nous, contribuera à éradiquer les souffrances liées à l'oubli que nous en avons.